

Tandis que la ville d'Avignon se recueille, les localités voisines s'amuse et se livrent à des manifestations artistiques et littéraires dont nous avons quelque peu le droit d'être jaloux.

Hier, Saint-Rémy était tout à la joie et nous avons assisté à une fête colorée, poétique, ensoleillée et dont nous garderons longtemps le souvenir.

L'Inauguration du buste de Gounod

Dans l'après-midi d'hier, après la visite à la maison Roux, dont nous avons parlé dans notre précédent numéro a eu lieu, place de la République, l'inauguration du buste de Ch. Gounod.

Autour de ce monument, qu'entoure une pelouse de gazon, viennent s'asseoir un groupe charmant et délicieux de grâce et d'abandon, toutes les Mireilles en cortège, pendant que tout le reste du cortège prend place sur les sièges qui leur sont réservés. C'est à Frédéric Mistral qu'appartient l'honneur de retirer le voile qui recouvre les traits du grand compositeur. A cet instant, des acclamations retentissent, chaleureuses: elles ne se calment que lorsque M. Blain prend la parole au nom du Comité.

Après le discours de M. le Maire Tourlet, M. Silvain, de la Comédie-Française, lit de sa voix admirable le discours que M. Poincaré, en 1913, lors des obsèques de Charles Gounod, prononça en qualité de ministre de l'Instruction publique. Cette belle page de littérature communiquée au Comité par M. Henri Gautier, est longuement applaudie. Prennent ensuite la parole, M. Jean Gounod, qui remercie en termes émus, M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'Etat et M. Adolphe Brisson, directeur des «Annales».

La fête de l'inauguration se termine après la lecture d'une poésie de M. Baret, dite par Mme Louise Silvain, et l'audition de Mlles Maryse Recam, dans la valse de «Mireille» et de du Mezy, dans le grand air de la «Reine de Saba».

LES DISCOURS

Voici quelques-uns des discours qui ont été prononcés.

Discours de M. Bérard

Messieurs,

Au milieu du siècle dernier s'est élevée soudainement la voix d'un grand poète dont le véritable génie de rénovation a restitué dans toute sa pureté une langue harmonieuse et vibrante qui forme, pourrait-on dire le trait d'union entre le latin et le français.

Et depuis plus de 50 ans, la gloire de Mistral n'a cessé de rayonner toujours plus vive et plus éclatante. A «Mireille» se sont ajoutés: «Calendal», «Les îles d'or», et tant d'autres poèmes. Cet irradiant soleil a galvanisé tout le pays de Provence, et toute une pléiade de poètes, au verbe clair, sonore et parfumé, est venue se grouper autour du Maître et reconstituer les assises du félibrige assoupi.

En face de nos tendances fatalement croissantes à l'uniformité des mœurs et des coutumes, des langues et même de la pensée, cette lutte d'un langage provincial qui veut vivre quand même est vraiment le spectacle le plus émouvant qui puisse être.

Il est bien évident qu'il ne s'agit pas dans ce ressaut du félibrige d'une révolte quelconque contre l'Unité française. Trop de joies et de deuils ressentis ensemble nous ont fait une âme commune et nos routes sont les veines où coule le sang d'un même corps.

C'est pourquoi nous pouvons désirer sans nulle restriction, que la langue provençale revivifiée par le souffle puissant de Mistral conserve à travers les siècles une vie impérissable.

Et que l'on ne s'y trompe pas. Je ne viens pas ici comme surintendant des monuments historiques, glorifier l'adresse d'un restaurateur habile, qui, avec patience et sagesse aurait exhumé, tel un monument ensablé, une langue morte, pour lui insuffler une vie factice. Certes Mistral a fixé le verbe provençal: il a cueilli de la bouche des paysans l'image heureuse, la formule imprévue qui donne à une langue sa physionomie et son caractère; mais cette langue est chère et douce aux oreilles de tout un peuple de France, de toute une race lumineuse d'enthousiasme et de joie.

Mistral a conservé, avec un talent merveilleux, toutes les traditions du peuple provençal, toute la fraîcheur de sa sensibilité. Son œuvre est un hymne éperdu à cette race latine qui s'est perpétuée immuable dans son génie local aux flancs de cette méditerranée, auxquels il est toujours resté fidèle et qu'il n'a jamais voulu abandonner.

Il a fallu qu'un musicien du Nord, dont vous avez voulu associer la mémoire au génie toujours vivifiant du grand poète; il a fallu que Gounod vienne prendre par la main la naïve fille de Provence pour la montrer aux yeux charmés de toute la France. Et c'est un peu grâce à son œuvre, nous devons le reconnaître, que le cœur de la France a tressailli d'un même émoi aux naïves amours de Mireille et de Vincent.

C'est dans cette charmante cité de St-Rémy que, il y a 50 ans, Gounod vint s'installer tout seul. Il s'imprégna des senteurs balsamiques du Tamaris de la Camargue et du romarin des Alpilles. Il s'en alla écouter le grondement du Rhône et le chant des vigneron, le grincement des cigales et le bruit des tambourins. Il alla goûter aux Baux la mélancolie particulière aux champs d'oliviers et assister le soir du haut de l'église de Ste-Marie au drame du soleil flamboyant qui vient incendier la mer.

Gounod repartit de cette terre de douceur emmenant cette fillette de Provence, la révélant à la France qui tout aussi tôt l'adopta; et depuis 50 ans, flotte [sic] sur toutes les lèvres françaises les refrains champêtres de Provence.

Il était équitable d'associer en ce lieu la gloire de Gounod à celle de Mistral. Le père de Mireille n'en a certainement jamais voulu au musicien qui vint arracher la frêle amoureuse à sa paisible solitude et à son ciel enchanteur. Il avait su l'entourer si bien de strophes harmonieuses qu'elle n'en fut point dépaycée. Il avait su prendre avec Mireille un peu de l'âme du midi.

Je n'associerai point, à cet hommage au musicien de Mireille, tous les artistes qui tour à tour furent émus par cette enfant de Provence. Il en est un pourtant qui mérite un tribut particulier d'admiration, je veux parler de mon éminent ami, le maître Antonin Mercié, dont nous avons sous les yeux l'œuvre palpitant d'émotion et de délicatesse, et qui a interprété d'une manière incomparable, la douceur inquiète de la tendre Mireille.

Rendons honneur, messieurs, au génie du Grand Mistral, qui, à la si longue succession des héroïnes d'amour a su ajouter une incarnation idéale de la fillette de Provence, de ses fragiles amours et qui, bien plus encore, a su faire vibrer dans sa langue traditionnelle toute la douceur musicale de la terre de Provence.

Discours de M. A. Brisson

Je remplis le plus facile et le plus agréable des devoirs en apportant à la mémoire de Charles Gounod les hommages de mes confrères de la Critique parisienne. Cet hommage est aussi une réparation. Le grand musicien n'eut pas toujours à se louer de la clairvoyance de ses juges. Sans doute ils l'encensèrent, après que le succès fut venu. Mais ce n'est pas dans ces moments heureux que les encouragements ont le plus de prix. C'est à l'instant difficile du début, quand l'artiste essaie ses forces, quand il se cherche lui-même. Gounod avait le tort d'être un novateur. Et d'abord on lui fit expier cette effronterie. Eh quoi! ce jeune impertinent se permettrait de prendre au sérieux ses personnages. Il y croyait, il vibrait, il souffrait avec eux. Il détestait les vains feux d'artifice de la virtuosité. Il n'en usait que pour ne pas s'aliéner le concours des cantatrices. Il était toujours ému, toujours sincère. Vous concevez bien que des oreilles accoutumées à la grandiloquence théâtrale de l'école italienne, éprises des élégances spirituelles et artificielles de l'Opéra-Comique français, ne pouvaient accepter sans opposition les formules originales du nouveau venu. La presse, reflet de la mode, interprète des engouements et des préjugés, lui tint longtemps rigueur. Elle accueillit assez froidement la plupart de ses ouvrages; elle bouda le jardin de Marguerite et le balcon de Roméo, condamna le dénouement si douloureux et si humain de Mireille.

Mais, tôt ou tard, la conviction de l'artiste se communique et s'impose. En art, rien ne dure que ce qui est simple et vrai. Peu à peu on fut séduit, conquis, échauffé, bouleversé par la tendresse qui rayonnait de ce cœur brûlant, par cette sensibilité presque féminine, par cet enthousiasme, par cette foi.

Gounod régna.

Les cantilènes de Faust, la chanson de Vincent, offraient aux jeunes filles une vision idéale de la passion partagée, l'écho de leurs premiers émois et de leurs innocentes rêveries. Qui de nous ne fut amoureux de Juliette et de Mireille? Le duo de l'alouette, le chœur des magnanarelles chantent dans nos plus lointains souvenirs d'adolescents. Comment eut-on résisté à ces ravissements, à ces élans, à ces soupirs, à ces larmes? L'inspiration du compositeur revêtait des formes personnelles et neuves. S'il s'assimilait l'ordonnance et l'eurythmie des maîtres classiques, s'il était le fils de Bach, de Gluck, de Mozart, il possédait la science moderne de l'harmoniste, du symphoniste, la curiosité des instrumentations raffinées et pittoresques. Sa mélodie ne visait point à l'effet. Elle se modelait sur la pensée; elle s'ornait de couleurs, se saturait de parfums empruntés à la nature; elle avait pour unique souci d'exprimer les sentiments et, de tous les sentiments les plus doux et les plus forts : l'amour. Ce mot résume l'œuvre du musicien et sa vie. Gounod était tout amour.

«Moi, d'abord, il faut qu'on m'aime» s'écriait-il sans une de ces lettres, merveilles de sensibilité et de style, où il s'épanchait. Il écrivait encore: «En affection, il n'y a que le trop qui soit assez». Gounod avait besoin d'aimer; il avait soif d'être aimé. Il aimait Dieu, comme il aimait les hommes, avec une ferveur inquiète et tendre. Sa musique religieuse, sa musique profane, sont des musiques d'amour. Nul avant lui n'avait traduit dans leur plénitude les effusions du cœur qui se donne. Gluck voilait à demi l'amour sous les plis d'une déclamation noble et touchante. Mozart l'enveloppait de grâces légères, Rossini en badinait; Meyerbeer le mêlait aux drames de l'histoire. Gounod se livrait tout entier à lui. Il aimait ses héroïnes, comme des créatures de chair et de sang. Marguerite, Juliette, Mireille, ce sont ses maîtresses. Sa phrase les caresse, les exalte, les fait vivre d'une vie intense et profonde. Son génie n'éclipse pas le génie de Goethe, le génie de Shakespeare, de Mistral. Il est autre. Il les complète. Aux figures que les poètes ont créées, il ajoute sa poésie et son charme. Il les crée à nouveau. Et tout cela, c'est le miracle de l'amour.

Gounod s'éteignit dans une apothéose. Après sa mort, il eut à subir ce retour d'ingratitude si souvent infligé aux grands artistes. Hugo, Lamartine, Musset, en ont souffert. Il semble que les Contemporains, las de les avoir acclamés, veuillent atténuer par un excès de dénigrement un excès d'idolâtrie. Chaque génération a son snobisme, ses préventions, ses préférences. Des autels éphémères se dressent sur les ruines des anciens autels. L'intolérante jeunesse, engouée des gloires de demain, accable d'un mépris insolent les gloires d'hier...

Puis les années passent. L'équilibre s'établit. La postérité — sereine justicière — révisé les jugements, dissipe les malentendus, classe les œuvres, les met à leur rang, élève à la beauté véritable un piédestal irréductible de marbre et d'or. Gounod soumis à l'inévitable épreuve, en sort victorieux. De toutes parts monte vers lui un flot d'admiration, de dévotion. On cesse de l'immoler à des idoles récentes. Ceux qui le calomniaient le réhabilitent. Ceux qui l'ignoraient le découvrent. L'instinct de la foule qui lui demeura fidèle, a pressenti l'avenir. En la fête d'aujourd'hui, familière et cordiale, toutes les voix, voix savantes, voix naïves, s'unissent pour l'honorer.

Ah! cher Gounod, quelle heure que celle-ci! Si ton âme éparse dans les choses flotte autour de nous, de quelle joie n'est-elle pas enivrée!... Ici tu te retrouves. Rien n'est changé. Voici la petite place, et les arbres, et les oiseaux chanteurs qui saluaient ton réveil. Voici les rues où tu promenais ton rêve, l'humble logis où ta veille ardente le réalisait. Et voici d'innombrables Mireilles, sœurs de la Mireille, les mains pleines de fleurs, les lèvres pleines de chansons, devant le marbre où le ciseau pieux d'Antonin Mercié sculpta ton image. Et c'est le même soleil, le même azur, le même chant des cigales. Et parmi tant d'hommages, tu en reçois un doux entre tous à ton cœur, l'hommage du toujours jeune aïeul que nous vénérons, l'hommage de l'initiateur qui t'a survécu, de l'incomparable ami dont la main fraternelle te guida, il y a cinquante ans, dans les sentiers de Provence!

Heureux ce jour qui consacre la gloire, doublement immortelle, de Gounod et de Mistral.

QUOTIDIEN DU MIDI, 8 septembre 1913, p. 1.

Journal Title: QUOTIDIEN DU MIDI

Journal Subtitle: Journal républicain d'informations rapides

Journal Provenance: Avignon

Day of Week: Lundi

Calendar Date: 8 SEPTEMBRE 1913

Printed Date Correct: Yes

Volume Number: 903

Year: 3^e ANNÉE

Pagination: 1

Title of Article: La deuxième journée des Fêtes Provençales de St-Rémy. La «Mireille» de Gounod acclamée par un public enthousiaste.

Subtitle of Article: Une promenade nocturne à Salon. — L'inauguration du buste de Gounod. — Les Discours.

Signature: [Unsigned]

Pseudonym:

Author: attr. Paul Freneuse

Layout: Front-page main text

Cross-reference: Completed by : 'Dernière Heure. Les Fêtes Provençales de Saint-Rémy', *Quotidien du Midi*, 8 septembre 1913, p. 3, signed Paul Freneuse.